

CHRONOKINÉSIE

Denis Grienenberger

Éditions ThoT
Thriller

Une danse bien exécutée peut générer ou détruire un univers.

ThoT

Le temps met tout en lumière.

Thalès

Avant-propos

Avant de vous embarquer dans cette nouvelle enquête du commandant Schaffner et du lieutenant Pinarci, une fois de plus sur le fil du rasoir entre réalité et surnaturel, voici quelques éléments sur la chronologie des événements.

Chronokinésie est mon sixième roman après la tétralogie *Au-delà de l'illusion* dont l'action se situe entre 2005 et 2049 suivie par *Le Diable dans la boîte* qui se déroule entre 2015 et 2016. *Chronokinésie* démarre fin 2019 et s'achèvera quelques mois plus tard, une période de temps bien plus courte et pourtant infinie...

Comme ma première fresque se déroulait sur une très longue période, je n'avais d'autre choix que d'intercaler ce récit dans la trame de la tétralogie initiale. Cette histoire se situe plus précisément avant le chapitre « Un fauve d'une extrême patience » du tome IV de *Au-delà de l'illusion*. Mais, tout comme pour *Le Diable dans la boîte*, il n'est pas nécessaire d'avoir lu la tétralogie pour apprécier tous les détails et les différents personnages de *Chronokinésie*. Vous pourrez vous y plonger plus tard si vous voulez découvrir mon univers dans sa globalité. Pour ceux qui m'ont suivi depuis mes débuts, vous pouvez considérer cette histoire comme un gros plan (un *spin-off*...) d'un moment donné.

Bon voyage !

12 mai 2019

1. Trou mortel

Mont Terri, Suisse

Vendredi 1^{er} novembre 2019

Le soldat en faction devant la lourde porte blindée se tourna vers la pièce qu'il surveillait. Des bruits bizarres sortaient de la cellule. Ses collègues et lui avaient interdiction absolue de parler au détenu. Même lorsqu'ils l'accompagnaient à la douche, située quelques mètres plus loin dans le même couloir, ils ne répondaient jamais à ses questions. Ces combattants aguerris étaient un peu surpris du traitement infligé au prisonnier Yves Durieux. Officiellement, les soldats de la base militaire souterraine du mont Terri, dans le Jura suisse, à quelques kilomètres de la frontière française, étaient censés utiliser le nom de code attribué au prisonnier : « bambou ». Mais Durieux s'était plus d'une fois rebellé et leur avait jeté sa véritable identité à la figure lors de ses rares échanges avec eux. Devant le mutisme absolu de ses gardiens, il avait fini par renoncer à tout contact.

L'éclairage dans les souterrains de la base militaire allait bientôt passer du mode nocturne, légèrement plus faible et tirant vers l'orangé, au mode diurne, plus blanc et plus vif. La distinction avait été mise en place après la réfection de la base souterraine, dans les années soixante, pour permettre aux soldats qui ne voyaient pas la lumière du jour plusieurs semaines durant de mieux supporter le confinement. Les mêmes règles d'hygiène corporelle que pour les sous-marinières leur étaient imposées : séance de sport quotidienne, douche, étude... Le

temps libre des soldats était très limité, et ce afin de leur éviter de déprimer en vase clos.

Le bruit, qui ressemblait à un bourdonnement électrique, devint plus insistant et surtout variait d'intensité. Le soldat s'approcha de la porte blindée pour faire glisser le vasistas, histoire de jeter un coup d'œil dans la cellule. Mais il suspendit son geste. Quelque chose déformait le lourd panneau d'acier à la hauteur de son nombril. À l'endroit bombé, il s'assombrissait. Soudain un cercle noir aux contours plus précis se dessina à sa surface. Son pourtour semblait grésiller faiblement, mais l'intérieur était d'une noirceur absolue.

La suite se déroula en une fraction de seconde, mais le soldat le vivrait comme un ultime moment d'éternité avant sa mort. Le cercle noir s'agrandit jusqu'à atteindre la taille d'un ballon de foot, puis la forme, qui semblait absorber toute la lumière, se dégagea de la porte dans laquelle elle avait laissé un trou parfait, pour se précipiter droit sur l'abdomen du soldat qu'elle traversa avec le même son de grésillement caractéristique. La sphère continua sa course dans le couloir pour tout aussi soudainement diminuer de taille jusqu'à la dimension d'une bille et disparaître.

Le soldat était tombé à genoux. Son corps ne lui obéissait plus, le sang coulait à flots depuis le trou béant de son ventre, ses intestins sectionnés en de multiples endroits pendaient à l'extérieur de l'orifice. Dans un dernier sursaut de conscience – son cerveau était encore irrigué de sang –, il porta la main, incrédule, vers le trou au milieu de son corps. Une zone d'une trentaine de centimètres de diamètre avait disparu. Sa colonne vertébrale ainsi que de nombreux organes vitaux étaient sectionnés. Son cerveau eut même le temps de percevoir, en plus de la douleur insoutenable transmise par ses nerfs, l'odeur de ses entrailles, de ses intestins, de son estomac amputé et des différents sucs qui se mélangeaient au sang qui s'écoulait de ses artères et de ses veines sectionnées. Il s'effondra, sombra dans l'inconscience et, moins d'une minute plus tard, il était mort, laissant son prisonnier sans surveillance.

2. Ramper dans le noir

Mont Terri, Suisse

Vendredi 1^{er} novembre 2019

Le grondement augmentait furieusement, comme si un flot en fureur se précipitait le long des ténèbres du conduit. La vague sonore s'approchait de plus en plus et la faible luminosité augmenta soudainement à l'intérieur du boyau. Durieux se figea, les poils hérissés de peur. Il ne savait pas à quoi s'attendre. Le rugissement atteignit son apogée et le dépassa pour diminuer progressivement. Un camion ! Le soulagement ne fut que de brève durée. Durieux n'avait aucune idée de la distance qu'il avait parcourue à quatre pattes, à ramper dans le noir, dans la crasse et l'humidité, ni du temps qui s'était écoulé. Plusieurs fois, il avait cru que ses geôliers allaient le reprendre. Jusque-là, il avait eu de la chance. Mais était-ce vraiment de la chance ? Pour l'instant, il ne savait pas s'il allait rester piégé dans la galerie. La soif commençait à le faire sérieusement souffrir...

Le trou qu'il avait provoqué avec l'arme mystérieuse, et qui intéressait tant les services secrets, lui avait permis de se précipiter dans cette canalisation et de quitter la base militaire souterraine, à l'instar de Tim Robbins quand il s'enfuit de la prison de Shawshank, dans le film *Les Évadés*. Son arme, une espèce de mini trou noir, pouvait être déclenchée grâce à une série de gestes, mais comme le fameux phénomène de foudre en boule, il n'en contrôlait pas du tout la trajectoire. Seule la fibre de lin permettait d'en contenir le mouvement et de stabiliser momentanément la sphère malfaisante à l'extrémité de sa main. Autrement, tout ce qui se trouvait sur son chemin était instantanément absorbé jusqu'à ce que le phénomène s'estompe au bout de quelques secondes. Le dernier rebond avait foré un trou dans le sol, derrière un amoncellement de caisses stockées dans le hangar principal de la base militaire souterraine. Durieux, qui guettait depuis des années les agissements du sinistre et célèbre tueur en

série surnommé *la Mâchoire*, qui avait sévi dans les années 2000, n'avait réussi qu'à comprendre le principe de base de cette arme mystérieuse, alors que *la Mâchoire* l'avait utilisée pendant des années pour assouvir ses pulsions sexuelles et meurtrières avec un raffinement et une précision incroyables. Le tueur avait maîtrisé l'arme, au point d'être en mesure de tenir le trou noir captif et actif dans une seule main. Il pouvait découper n'importe quel matériau instantanément avec une précision millimétrée. Toute matière qui s'en approchait était irrémédiablement projetée dans une autre dimension, laissant derrière elle des plaies béantes et des cavités profondes, même dans les matériaux les plus durs. Puis, dans un revirement inattendu, *la Mâchoire* s'était mué en justicier, s'en prenant à tous ceux qui kidnappaient ou maltrahaient des enfants. Et c'est ainsi que Durieux l'avait trouvé sur sa route. Lui, le mafieux sans scrupule pour qui tous les moyens étaient bons pour augmenter sa fortune et son pouvoir. Il n'aurait pu craindre de pire ennemi que *la Mâchoire* qui avait attaqué ses réseaux pédophiles. La traque qui s'ensuivit conduisit Durieux derrière les barreaux si particuliers de cette base militaire souterraine du mont Terri.

Durieux avait activé une nouvelle mâchoire, mais le trou noir lui avait échappé. Il avait eu la chance d'anticiper in extremis la trajectoire de la singularité de la taille d'un ballon de foot, sans en être lui-même victime. Après ses années de captivité, il était prêt à prendre tous les risques pour s'évader. La singularité avait disparu derrière un pilier, dans le sol, après avoir tué trois soldats et provoqué des dégâts considérables dans le hall duquel il avait réussi à fuir. Il s'était engouffré dans le conduit obscur sans avoir aucune idée de la direction à suivre ni même s'il y avait une sortie. La progression dans le noir, à tâtons, était difficile. Il ne cessait de se cogner la tête. De plus, son manque d'entraînement se fit rapidement sentir... Plusieurs fois, il entendit quelque chose bouger près de lui. Des rats ? Il posa également à de nombreuses reprises les mains sur des insectes et des déchets non identifiables dans l'obscurité. Le conduit n'était pas toujours horizontal. Un creux se présenta à lui

dont le fond était rempli d'eau, heureusement peu profonde. Aucun siphon ne bloqua sa pénible progression.

Sa colère, alimentée par des années de captivité sans échange verbal avec qui que ce soit, l'avait convaincu de tenter le tout pour le tout et de s'évader. Il ne se laisserait pas reprendre, quitte à mourir.

Au bout d'une interminable et laborieuse progression, il finit par distinguer de la lumière... Mais ce n'était que l'accès au tunnel proprement dit. Il était encore loin de pouvoir profiter de la clarté du jour de laquelle il avait été privé pendant toutes ces années. Il ne savait même pas combien de temps il avait passé en prison. Il avait totalement perdu la notion de durée et le compte des jours – des centaines – qu'il avait vécus en captivité, au secret absolu.

Il dut se faire violence pour ne pas repousser les dalles de béton dont il palpait régulièrement les jointures au-dessus de lui. Tout le tunnel était certainement surveillé par des caméras. Il ne ferait pas dix pas avant d'être repéré... Il n'avait pas d'autre choix que de continuer à ramper dans la galerie sombre et étroite, en espérant qu'elle le mènerait à l'extérieur. Il résista tant bien que mal à sa claustrophobie, qui prit d'autant plus d'ampleur qu'il comprenait à présent où il se trouvait : dans les canalisations d'égout qui bordent la route à double sens du tunnel du mont Terri... Il reprit sa progression à quatre pattes. Il dut se coucher pour se reposer et détendre son dos et ses genoux meurtris.

« Je dois économiser mes forces, le tunnel est long », se dit-il. Au bout de quelques centaines de mètres, à travers une fente de la bordure en béton, il vit un marquage indiquant « 3 km ». Il soupira et se demanda s'il parviendrait à s'en sortir. Un bruit le fit sursauter... « Encore un rat, ou une autre bestiole », songea-t-il. Heureusement il n'y a pas beaucoup de déchets et donc de nourriture pour ces parasites. La propreté légendaire de la Suisse avait du bon.

Durieux avait de plus en plus soif. Il avait un goût de poussière et de sable dans la bouche. Ses mains et surtout ses genoux le faisaient souffrir.

Il se fit violence pour continuer. Une peur irraisonnée le tarauda : et s'il restait coincé dans la galerie ? Jamais il n'aurait la force de faire demi-tour ! Il pensa même au roman de Stephen King, *Ça*. Le clown monstrueux du roman était-il tapi devant lui ? Ou le suivait-il ? L'épuisement dû à l'effort inhabituel le rendait fébrile. Il se traita intérieurement d'imbécile et se força à compter jusqu'à trente en respirant lentement pour se calmer. Pendant ses années de réclusion, il n'avait eu droit qu'à deux séances de deux heures de vélo d'appartement par semaine, sous surveillance étroite d'un soldat armé. Il n'avait jamais décliné l'offre et s'en félicita. Sans cette récréation, il serait devenu une loque. Mais il ne s'accorda qu'une petite pause. Les soldats étaient à sa recherche. Ils avaient peut-être déjà trouvé son point de fuite.

Soudain, un grondement et un assourdissant sifflement de roues bloquées, frottant sur l'asphalte, retentirent à proximité. Le bruit fracassant, au point d'en être douloureux pour ses tympanes, s'acheva sur un grincement de tôle et une odeur de gomme brûlée envahit la galerie. Quelques secondes plus tard, d'après le bruit de pneus qui lui parvenaient dans la canalisation, il lui sembla que deux autres véhicules pilaient net. Il se mit à tousser. La fumée âcre et opaque qui envahit le conduit le fit paniquer. La ventilation du tunnel peinait à l'évacuer. Il risquait de mourir d'asphyxie !

Il fallait saisir l'occasion ! Durieux s'arc-bouta, le dos contre une des plaques de béton qui recouvrait le mince trottoir qui longeait la route. Rien ne bougeait. Il changea de tactique et se mit sur le dos pour repousser une des dalles de béton avec ses jambes. Par une fente latérale, il jeta un œil hors de la canalisation dans laquelle il était enfermé : la fumée s'éclaircissait. C'était maintenant ou jamais ! Il donna plusieurs violents coups de pied et finit par desceller une plaque. Elle faillit lui retomber dessus, mais il parvint de justesse à la faire basculer sur le côté. Tout se jouerait dans les secondes à venir. Il y avait à présent une demi-douzaine de véhicules à l'arrêt derrière un camion qui gênait la voie. Visiblement,

le poids lourd avait fait une embardée, ou ses roues s'étaient bloquées. Il avait fini sa course en se heurtant à la paroi du tunnel.

Plusieurs personnes étaient sorties de leur voiture, la visibilité était mauvaise et la fumée les faisait tous tousser. Durieux se dirigea vers une camionnette blanche. Elle était vide, porte avant-gauche ouverte : le conducteur discutait avec le chauffeur du camion qui reprenait ses esprits. Tous avaient du mal à respirer et personne ne remarqua la silhouette frêle et sale qui se faufila entre les véhicules.

3. Une main si pâle

Saint-Martin-du-Canigou

Août 1013

L'orage avait tonné toute la journée, se répercutant sur les falaises qui entouraient l'abbaye de Saint-Martin-du-Canigou. Les religieux n'avaient pas pu vaquer à leurs tâches habituelles. Aux brusques bourrasques du matin avaient succédé de violentes averses de pluie et de grêle, empêchant les moines de sortir s'occuper du potager et de la cueillette dans les bois. Hors de l'enceinte de l'abbaye, une partie de la forêt avait été déboisée pour dégager un terrain sur lequel poussait de l'orge. Les moines disposaient de leur propre moulin à grains dont la roue était mue par un âne.

Lorsque l'abbé Oliva de Besalù ouvrit la porte du réfectoire, il eut la surprise de se retrouver devant un paysage hivernal. Une trentaine de centimètres de grêlons, de la taille d'œufs de pigeons pour les plus gros, recouvraient la cour. Oliva ne bougea plus pendant un long moment, choqué. Leurs récoltes devaient certainement être très abîmées. Un hiver difficile les attendrait. Il fit demi-tour avec l'assiette de nourriture et appela certains de ses frères pour lui venir en aide.

À plusieurs, ils dégagèrent l'étroite allée qui reliait les deux bâtiments principaux de l'abbaye. En sueur, ils examinèrent le potager, dont seules les plantes les plus hautes, tels que les haricots grimpant sur les pieux de bois, dépassaient de la couche de glace. S'ils utilisaient les pelles, ils détruiraient les légumes. Ils n'avaient d'autre choix que d'attendre la fonte de la masse de glace pour constater les dégâts.

Les plants de lentille ne semblaient pas trop abîmés. Le tilleul centenaire, qui jetait son ombre rafraîchissante dans la cour en été, avait perdu une grande partie de ses feuilles qui recouvraient désormais d'un tapis vert la couche de grêlons. L'abbé Oliva de Besalù passa mentalement en revue les réserves qu'ils allaient être dans l'obligation de constituer pour compenser les pertes. Ils devraient intensifier leur cueillette de noix, de marrons et de tout ce qui pourrait se conserver lors de la saison froide. Il leur faudrait faire davantage de confitures et sans doute effectuer quelques voyages de plus vers la vallée pour en rapporter des victuailles. Ils allaient également devoir chasser et saler de la viande.

Un des frères s'approcha du parapet. Comme le sol de la cour était plus haut d'une trentaine de centimètres par rapport à d'habitude à cause du tapis de grêlons, il avança très prudemment. S'il glissait, il risquait de passer par-dessus le muret et de mourir d'une chute vertigineuse.

— Père, les marches sont couvertes de glace. Nous ne pourrions nourrir le frère Pio.

— Allez chercher une lance, une de celles qui sont accrochées à côté du portail, et piquez les marches jusqu'à ce qu'elles soient praticables. Mais attachez-vous avec une corde.

— Oui, père, acquiesça l'homme au physique robuste.

D'une démarche rendue titubante à cause des monticules de grêlons, il se dirigea vers l'entrée principale de l'enceinte de l'abbaye, fermée par un lourd portail de chêne et bloquée par une poutre massive qu'il fallait manier à deux tant elle était grosse. Un système de rouleaux qui permettait de la glisser dans le support latéral facilitait néanmoins la tâche. De

part et d'autre étaient suspendues plusieurs lances. Les moines chrétiens avaient tous juré de n'en faire usage que pour défendre l'abbaye. Ces hommes, confrontés à la rudesse des éléments tout au long de l'année, avaient appris à s'accommoder de ces entorses faites à la règle séculaire bénédictine. Leur mission était de perpétuer l'œuvre du Christ et donc de repousser ceux qui s'opposeraient à cette entreprise sacrée. En outre, lorsque le froid était particulièrement mordant en hiver, les loups et les ours rôdaient à l'orée de la forêt. Les moines ne quittaient alors jamais seuls l'abbaye et étaient toujours armés de lances et de torches; l'un d'eux portait également l'une des deux arbalètes du monastère qui étaient soigneusement entretenues et entreposées dans le réfectoire dans un placard, lui-même dissimulé derrière une tenture.

L'abbé Oliva de Besalù avait fait venir ces deux armes redoutables de Tolède. Et tous les mois, les moines consacraient une demi-journée à ajuster leurs tirs sur une balle de foin. En utilisant toute la longueur de la cour intérieure, ils disposaient d'une distance de près de deux cents pieds. Pourtant la puissance des arbalètes était telle qu'ils devaient souvent faire appel aux plus robustes des moines pour retirer les carreaux de la planche située à quelques mètres derrière la botte de foin. Une fois par semaine, les religieux s'entraînaient à des techniques de combat tirées des ouvrages d'escrime espagnols. Ils apprenaient alors à manier leurs lances ainsi que leurs épées. Pour ces exercices, ils se servaient d'armes en bois et de leur bocle, un petit bouclier avec un dôme. Les moines les plus âgés étaient dispensés de cette activité.

Après un long travail de piquage, les marches de pierre fichées dans le mur d'enceinte avaient été libérées de leur gangue de grêlons gelés. Le père Oliva de Besalù passa une sangle de cuir autour de sa taille et y attacha une corde qu'il enfila à travers un crochet de métal fiché dans le muret qu'il enjamba. La première marche était assez basse, il fallait tendre la jambe loin dans le vide pour l'atteindre. Puis il descendit encore deux marches, prenant bien soin de surveiller la position de ses pieds. Un frère

lui passa une écuelle contenant un brouet d'avoine, une tranche de pain et de fromage. Oliva descendit prudemment quelques marches de plus, en évitant de fixer le vide sous ses pieds. La corde tendue autour de sa taille le maintenait proche de la paroi. Le vent était glacial, mais comme à chaque fois qu'il empruntait ces marches, il transpirait sous l'effort de concentration. Il déposa l'écuelle devant une petite plateforme à peine plus profonde que les marches et la glissa à moitié sous un panneau de bois de la taille d'une demi-porte. Il remonta quelque peu et se saisit du broc d'eau que lui tendit un frère. Il le déposa au même endroit. Entre-temps, l'écuelle avait disparu.

Quelques instants plus tard, l'écuelle vide de la veille était poussée de l'intérieur. L'abbé Oliva de Besalù ne pouvait quitter des yeux le mouvement très lent de l'assiette de bois. Elle semblait animée d'une vie propre. Puis, le broc de la veille fut également glissé sous la porte. Il était délicatement tenu par une main décharnée, d'une pâleur extrême. Celle-ci disparut sous le battant avec une vitesse surprenante une fois le broc posé. Comme si elle craignait de se brûler à la lumière du jour.

L'abbé rejoignit ses frères, profondément troublé. Leur frère ermite était encore en vie, mais dans quel état ? La règle leur interdisait tout échange et tout contact...

4. Apprentissage fulgurant

Trakai, Lituanie

Vendredi 1^{er} novembre 2019

Le guide raccompagna Sarah à travers la cour intérieure du château de Trakai. Il ne donnait nullement l'impression d'avoir soixante-dix ans. Il dépassait Sarah d'une bonne tête, une tête elle-même assez grande... On aurait pu penser qu'il fut son père, alors qu'il avait l'âge d'être son

grand-père. Ils franchirent le portail principal du château. L'homme remercia Sarah en anglais, à voix haute, sans doute pour ne pas intriguer le chauffeur de taxi qui sortait du véhicule. D'un geste à la fois extrêmement discret et d'une autorité incontestable, il intima à ce dernier de patienter à distance. Le chauffeur resta figé sur place. Sarah sourit devant le charisme impérial du vieux Maître, le chef de l'ordre des Combattants du Dharma.

Sarah et sa famille avaient une longue histoire avec les ordres secrets qui contrôlaient l'usage des Portes des mondes. Ces groupuscules tiraient leur origine de civilisations antiques et leur savoir avait été transmis jusqu'à aujourd'hui. Deux ordres principaux subsistaient. Le premier, les Gardiens du Dharma, qui privilégiait la voie de la connaissance et de la non-violence, et dont le guide, le XIII^e Dalai-Lama, avait été tué quelques années plus tôt. Son arrière-grand-mère, sa tante Emmanuelle et son ami Marc avaient été initiés par cette première branche. La seconde branche, plus discrète encore, celle des Combattants du Dharma, était, comme son nom l'indique, une lignée guerrière, très active, et dirigée par le Maître qui avait accueilli Sarah pendant quelques semaines après l'avoir sauvée des décombres d'un immeuble dans lequel elle avait été emprisonnée dans la région du Ladakh, à l'extrême nord de l'Inde.

La jeune fille aux cheveux noirs coupés courts, dont quelques mèches descendaient sur le visage comme des griffes d'ébène, fixa longuement son guide de ses yeux qui viraient du brun à un bleu presque violet. Sarah hésitait, elle avait trouvé le temps passé auprès du chef de loge insuffisant. Elle aurait voulu lui exprimer tant de choses en cet instant.

Le vieil homme posa ses mains sur ses épaules. Elle entendit ses pensées dans sa tête aussi distinctement que les remerciements qu'il avait exprimés à voix haute : « *Je comprends, Sarah, mais il est l'heure, il est à nouveau libre... Tu sauras comment agir lorsque tu le rencontreras. Tu es prête. Au revoir.* »

Sarah, acquiesça et exprima son ultime remerciement mental : « *Merci, Maître. Au revoir.* »